# Ménagerie d'amoureux

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 17

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-199332

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

de trente ans sa cadette... Ça vous étonne, je le comprends ; mais toutes les femmes n'ont pas votre opinion sur le mariage, il en est, croyez-moi, qui, pour avoir un mari, accepteraient le... diable.

— Votre femme l'a bien prouvé, s'écrièrent en cœur les deux sœurs.

Les pierres des murs ont des oreilles... dans certaines circonstances, malice des choses à défaut de celle des gens.

Le complaisant voisin n'avait pas atteint le bout de la rue, pas bien longue pourtant, que la réponse des deux sœurs était connue et approuvée. Il en est toujours ainsi des traits d'esprit, qui, plus ils sont méchants, plus ils font long feu.

Les rieurs, cette fois, ne furent pas du côté de la barbe. SINE.

### Le futur.

Un avis a paru l'autre jour, dans le journal, indiquant une maison à vendre, à proximité du *futur* pont Cité-Caroline.

En lisant cet avis, je me disais que le *futur* est un temps du verbe, qui doit avoir été créé pour les Lausannois, spécialement.

Aujourd'hui, nous vivons, il est vrai, un peu plus *au présent*, mais le temps est encore dans toutes les mémoires, où Lausanne n'était qu'une ville future et où les guides ne pouvaient signaler à nos visiteurs que des emplacements.

En effet, n'avons-nous pas eu, pendant nombre d'années, l'emplacement du *futur* palais universitaire? Nous avions l'emplacement du *futur* Hôtel des Postes, celui de la *future* Banque cantonale. Le *futur* quai d'Ouchy ne fut pas discuté moins longtemps que la *future* avenue Montbenon-gare. Les *futurs* tramways eurent leur temps, ainsi que le *futur* chemin de fer Lausanne-Signal.

Ouchy, la Pontaise, la Cité et Montbenon ne se disputèrent-ils pas longuement le *futur* emplacement de la statue de Guillaume Tell? Cette statue a trouvé enfin sa place définitive et même son piédestal, mais le moment est encore au *futur*, où elle pourra en prendre possession.

Il nous reste encore les *futurs* ponts, la *future* gare et la *future* grande salle

— Mais, objectez-vous, je ne vois point ce qu'il y a d'étonnant à cela? il en est ainsi partout.

— Plus ou moins. X.

### Le plus crâne des trois.

Trois particuliers étaient cités devant un de nos préfets pour une contravention quelconque. C'était il y a juste quinze jours. Ils devisaient dans le corridor de la préfecture, attendant d'être appelés par l'huissier. On venait d'apprendre la rupture des relations diplomatiques entre la Suisse et l'Italie. Nos trois compagnons envisageaient l'éventualité d'une mobilisation générale.

— Moi, disait l'un, je voudrais bien les voir faire seulement semblant d'approcher de la frontière. Je t'en canarderais dix en cinq sec avant qu'ils aient eu le temps de charger leurs flingots... On est de l'élite, on connaît le maniement de l'arme, et puis on est leste!

— L'élite! dit le second, ça est bon pou le premier coup de feu, pou émoustiller un peu l'ennemi ; mais pou soutenir l'attaque, il n'y a encore rien à la landwehr. Et pi que je peux t'en causer en connaissance de cause, pisque j'en suis.

— Par rapport au landsturm, fit le troisième, vous n'êtes que des crazets, tant l'élite que la landwehr. Que feriez-vous si vous ne vous sentiez pas appuyés par l'espoir suprême de la patrie? Vous seriez, ma foi, de jolis cocos, une fois votre poudre brûlée, si nous, le landsturm, on n'était pas prêt à foncer sur l'ennemi ; si, au moment de la grande épéclée, on ne se trouvait pas derrière vous pour vous dire : Ayez pas peur ; les vieux, on est là!

Par la porte entrebâillée de son cabinet, le préfet entendait le colloque. Voulant éprouver le courage du trio, il déchargea les six coups d'un revolver sur un rondin de fayard qui flambait dans la cheminée. Il jeta ensuite un regard dans le corridor : l'élite et la landwehr n'étaient plus visibles ; elles avaient battu en retraite. Seul, collé sur un banc, demeurait le landsturm.

— Vous êtes un rude lapin, vous, lui dit le préfet ; vous n'avez pas eu la frousse! Il faudra, bien malgré moi, que je vous colle une petite amende pour votre contravention ; mais vous m'avez fait un trop grand plaisir pour que je vous laisse aller sans un autre cadeau. Qu'est-ce que je puis bien vous offrir?

— Eh bien, monsieur le préfet, puisque c'est un effet de votre bonté, je vous demanderais une paire de culottes, pour tout de suite.

— Pour tout de suite ?

— Oui, monsieur le préfet, parce que... parce que... enfin... oui... vous comprenez...

### A propos d'enseignes.

Les financiers et les hommes d'affaires sont actuellement les maîtres du monde. Tout leur doit soumission et respect et le simple mortel qui ne rêve pas constamment coups de bourse, spéculations, dividendes, etc., est fort peu considéré.

L'art lui-même a dû baisser pavillon devant le veau d'or. Un artiste ne compte plus par son génie, mais par son habileté à bien placer ses œuvres et à s'enrichir. De là, cette tendance à sacrifier l'art véritable aux goûts plus ou moins éclairés des acheteurs. De là, aussi, cette indifférence de la forme et de ce qui est agréable à l'œil, pour tout ce qui ne tient pas à l'art proprement dit. Il faut du pratique — comme si cette qualité ne se pouvait concilier avec l'élégance de la forme — de l'ébouriffant, du tire-l'œil. Plus nos regards sont choqués, mieux ça vaut. Cela est tout particulièrement appréciable en matière d'enseignes. Que de choses horribles on voit aujourd'hui dans ce domaine! Où sont les jolies enseignes de jadis, artistement découpées et dont les poétiques allégories charmaient les regards?

Eh bien, non, elles ne sont pas à jamais disparues, les jolies enseignes. Voilà que ça recommence. Une louable réaction se manifeste, qui finira bien par avoir raison du mauvais goût, du clinquant, du grotesque et du colossal ridicule.

« La première des enseignes artistiques modernes a fait son apparition, dit le *Petit Parisien*. Elle a été posée au-dessus de la boutique d'un libraire du quai Voltaire, à Paris.

» Elle est exquise cette enseigne. Elle représente une feuille de vélin, arrachée, dirait-on, à quelque antique antiphonaire. Au milieu de cette feuille, une figure de Vierge à l'Enfant Jésus, peinte sur verre et sertie de plombs, à la manière des anciens vitrarins, s'enlève en vigueur sur le ciel : « A l'image de la Vierge », dit l'inscription.

» L'enseigne proprement dite pend à l'extrémité d'une hampe en fer forgé et doré, terminée par une massive fleur de lis. Le tout est d'un moyenâgeux extrêmement moderne ; l'archaïsme et la fantaisie s'y mélangent en un tout absolument délicieux.

» Cette enseigne porte la signature de maître Adolphe Willette, le charmant dessinateur que des œuvres de premier ordre ont signalé, depuis longtemps déjà, à l'attention des artistes et du public. »

### Aô catsimo.

Ne sé pas coumeint dâo dianstre cein va ora, mâ, mé seimbllio que lè dzouvenès dzeins ne respettont perein et n'ont quasu min dè religion. La maiti dè clliâo que vont âo catsimo, l'âi vont pace que faut l'âi allâ dévant dè coumenyi et la boun'eimpartia n'attiutont diéro totès clliâo bounès résons que lâo diont lè menistres po lè z'eimèyi dein lo drai tsemin et ein férè dâi vretabllio chrétiens na pas dâi bracaillons et dâi tserropès!

L'est veré que clliâo valottets et clliâo felhiettès sont onco dzouveno et, quand on est pas frou dè l'écoula, on a pou d'écheint, on ne sondzè qu'à s'amusâ et à férè dâi farces ; faut que jeunesse se passe! s'on dit; mâ, mè seimbllio que po s'amusâ, po derè et férè dâi foléra, dévetrionts cein férè, na pa âo prédzo, âo catsimo âobin à l'écoula, mâ quand l'ont la saillaita, quand sont pè l'hotô âobin défrou.

Vu vo z'ein contâ duès hoai po vo montrâ quinna cacibraille dè bouébo l'âi a ora et coumeint sè couduisont, sai âo prédzo, sai âo catsimo.

Le bon vilho menistre dè B... espliquâvè lo symbôle dâi z'apôtres, que tsacon lo sâ su lo bet dâo dâi ; adon po poai mi lo lâo férè eintrâ dein la téta, l'avâ partadzi lo symbole ein trai z'aleçons, âobin trai chapitres se vo volliai et quand l'uront tot cein raccordâ bin adrai, lo menistre lè z'a récitâ :

— Quelles sont les trois parties du symbôle des apôtres? que lo démandè âo Fréderi âo dragon.

Lo gaillâ, qu'êtâi pou dégremelhi, n'ein savâi mardié rein.

Adon ion dè clliâo bons qu'étâi à n'on banc pè derrâi ne l'âi soclliè-te pas :

— La première, la seconde et la troisiéme!

Et noutron patifou, tot conteint, repond lo mim'afféro âo menistre.

* * *

Ora, vaitsé l'autra, miméro dou :

Lo menistre dè R..., quand coumeincivè lo catsimo, avâi coutema dè férè liaire à clliâo bouébo on part dè chapitres, sai su lo Nové, sai su lo vilho Testament et lo fasiont tsacon à tor, on dzo l'on, on dzo l'autro.

Dévant Pâquiès passâ, lè z'avâi fe liaire tot âo coumeincémeint, dein la Genése, et l'êtâi lo gros Marque que liaisai.

Cein allâ bin tantqu'âo chapitre dou ïo sè dit : « Puis ensuite, il créa la femme... » et cé verset sè trâovâvè tot âo fin bas dâo folhiet et faillai veri po liaire pllie lévè ; mâ, noutron coo n'a pas veri fenameint on folhiet, n'ein verè-te pas dou et cein arrevâvè adon quatro chapitres pllie lèvè ïo cein sè parlè dè Noé, quand fasai l'artse, dè manière et dè façon que lo Marque, que débllioтâvè cein à la coaita, a liaisu dinse :

« Puis ensuite, il créa la femme... et la goudronna en dedans et en dehors!... »

Lo menistre, à cein que paret, n'a pas pu sè rateni dè recaffâ dè tot son sou, quand l'eut oïu cllia bétanie et vo dévenâ prâo que ti lè catétiuméno ein ont fé atant!

* * *

### Ménagerie d'amoureux.



*Lui.* — Mon petit pigeon, embrasse-moi.

*Elle.* — Pas aujourd'hui, mon gros chien.

*Lui.* — Pourquoi pas aujourd'hui, ma petite chatte?

*Elle* — Je te connais, vilain renard ; tu voudrais me tromper, pauvre brebis que je suis, mais je ne suis pas une oie pour me laisser ainsi attirer dans l'antre du lion.

*Lui.* — Mon petit poulet, pourquoi te fâches-tu comme un dindon? Je ne t'ai jamais trom-

pée. Au contraire, c'est toi qui m'as charmé, comme un serpent que tu es, et subjugué et vaincu et soumis à tous tes caprices, avec tes larmes de crocodile.

*Elle.* — Quel mal peux-tu dire sur mon compte, vilain ours? Je suis une fille d'ordre, diligente comme une abeille; ni bavarde comme une pie, ni paresseuse comme un loir. C'est toi qui n'es qu'un sot hibou, avec la tête pleine de sottises, et qui ne pense qu'à entasser ton argent.

*Lui.* — Oui, certes, je l'entasse et je le conserve soigneusement comme une fourmi, mais aussi je travaille du matin au soir, comme un bœuf, pendant que tu te promènes tout le jour comme un paon.

*Elle.* — Quand tu es en colère, tu es aussi mal élevé qu'un éléphant; il vaut mieux nous quitter, vois-tu: je serais une ânesse de vouloir t'épouser, vilain rhinocéros.

### Au « petit café ».

Le « petit café ». C'est ainsi qu'on le désignait, depuis que son propriétaire s'était installé dans un local plus vaste, où l'avaient suivi ses fidèles clients et surtout la juste réputation qu'il s'était acquise par sa probité et son bon vin.

Le « petit café » avait eu ses beaux jours.

Outre la clientèle de passage, elle ne lui manquait pas. le « petit café » avait un groupe d'habitués, bons vivants, et dont le plus grand plaisir était de se jouer réciproquement des tours.

Au nombre de ces habitués, un vieux peintre-décorateur, qui. à côté de son art, cultivait la poésie — sans beaucoup de succès, par exemple — et s'adonnait avec passion au jeu de cartes et à l'élevage des lapins.

Un jour, l'artiste vient au « petit café » avec un gros sac de son, qu'il destinait à ses lapins. Il pose son sac à terre, à côté de lui, et commence sa partie de piquet. Tandis qu'il était complètement absorbé par le jeu, deux consommateurs, assis à la table voisine, s'emparent du sac, substituent de la sciure au son qu'il contenait et remettent le tout en place.

L'enragé joueur n'avait rien vu.

Le lendemain, quand le mystifié revint prendre place à la table ronde, quelqu'un de la compagnie amena naturellement la conversation sur les lapins.

— A propos, père W..., vous en avez toujours, des lapins?

— Alors! J'en ai une vingtaine maintenant; et des beaux!

— Que leur donnez-vous?

— Des légumes et du son; ils en sont fous. Mais ces coquines de bêtes sont tellement capricieuses. Hier, par exemple, je ne sais pas ce qu'elles avaient. Quand je leur ai versé le son, vous savez bien le sac que j'avais avec moi, vouai! qu'elles ont voulu y toucher. Elles ont reniflé en secouant la tête, pff... pff... et puis c'est tout. Ce matin, même brelaire;... pff... pff...

— C'est curieux. Et à quoi attribuez-vous cela?

— Oh, ma foi;... allez le leur demander.

* * *

Une autre fois, ce fut le tour d'un bon petit vieux, qui, chaque soir, venait régulièrement boire sa chopine et lire les journaux. En hiver, il avait pris l'habitude de s'installer devant la cheminée, les pieds sur les chenets, et, quand le froid était très vif, il exposait aussi ses petites mains, amaigries et tremblantes, à la chaleur du foyer. Plié en deux, il était alors presque tout entier dans la cheminée, le bonhomme, et la clarté du feu, qui dessinait et accentuait toutes les rides de son visage, lui donnait l'aspect d'un de ces « gnomes » dont on parle dans les contes fantastiques d'outre-Rhin.

Un soir — il faisait très froid — le bon vieux, enchâssé dans la cheminée, se chauffait les pieds et les mains. Tout à coup, du feu, partit comme une fusée. Le vieillard sursauta, en poussant un petit cri. Au bout d'un moment, nouvelle fusée; nouveau soubresaut du bonhomme, qui recula sa chaise. Troisième, puis quatrième, puis cinquième fusées. Cette fois, le vieux se retira tout à fait, en jetant à la cheminée un regard d'effarement.

Au moment de s'en aller, lorsqu'il régla sa consommation au patron:

— Dites-moi, monsieur, fit-il à celui-ci, où achetez-vous votre bois?

— Je le fais presque toujours venir du Jura; c'est une de mes connaissances de Montricher qui me le procure. Cette dernière fois, j'ai acheté un peu du bois provenant de l'incendie de l'arsenal de Morges. (On se souvient encore de la terrible explosion de 1871.)

— Ah! c'est ça; je comprends, à présent. En avez-vous encore une grande provision, de ce bois?

— Non, il est bientôt tout brûlé.

— A la bonne heure.

Quelques habitués, de concert avec le patron, n'avaient-ils pas eu la malicieuse idée de percer, dans une bûche, plusieurs trous, qu'ils avaient remplis de poudre.

De là, les fusées et, partant, la fable du « bois de l'arsenal ».

### Boutades.

*Un nouveau Salomon.* — Un paysan avait dix-sept vaches. Sentant sa fin prochaine, il fit son testament, léguant à l'aîné de ses fils la moitié des vaches, au second, le tiers et au troisième, le neuvième. A la mort du père, les fils étaient très embarassés. Ils en appelèrent au syndic du village, qui vint, amenant une de ses vaches. Le premier garçon prit alors la moitié des 18 vaches, soit 9; le second en prit le tiers, soit 6, et le troisième, le neuvième, soit 2; total 17 vaches. Le syndic, lui, prit un verre au guillon et s'en retourna avec sa vache.

---

En tribunal:

*Le président* (à l'accusé qui vient d'être condamné à dix ans d'emprisonnement). — Accusé, avez-vous encore quelque chose à ajouter?

*L'accusé.* — Oh! non, monsieur le président, plutôt à retrancher.

---

A Lavaux, dans une cave où le guillon n'avait pas chômé, on parlait du major Davel, de l'obélisque de Cully, de la statue qui décore la place du Château, à Lausanne, et surtout du tableau de Gleyre.

Ce tableau était fort discuté. Quelqu'un faisait remarquer combien il différait des autres œuvres de Gleyre, où l'art de la composition et l'harmonie des couleurs sont admirables. De tout le tableau, seule, l'expression si noble du martyre trouvait grâce devant la critique.

— Ah! ma foi, ajouta un des interlocuteurs, ça, c'est vrai, la figure de ce brave major est rudement belle. C'est tapé, quoi! Et puis, y paraît que la ressemblance est frappante; enfin, à ce qu'on dit,... d'après les photographies.

---

Un étudiant a écrit déjà deux fois à la maison paternelle pour avoir de l'argent. Ne recevant pas de réponse, il suppose que l'envoi s'est égaré et adresse à son père un télégramme ainsi conçu:

« Où reste argent? »

Quelques heures après, il reçoit télégraphiquement la réponse suivante: « Argent reste ici. »

---

— Riri, sais-tu pourquoi les cigognes s'en vont dans le sud en hiver?

— Mais, oui, maman.

— Et pourquoi donc?

— Paceque les gens du midi y veulent aussi avoir des petits enfants.

---

La petite Marie, qui a cinq ans, se promène dans la campagne avec le petit Paul, d'un an plus âgé qu'elle.

Ils rencontrent un troupeau de vaches, les unes noires, les autres blanches.

— Paul, demande Marie, dis, pourquoi que ces vaches elles sont pas toutes blanches ou toutes noires?

— Paceque, tu sais, les blanches elles donnent le lait et pi, les noires, elles donnent le café.

### Il marche, il marche, enfin!

Cette fois, on peut lancer le courant; tout s'arrange. La *Société des tramways* et la *Compagnie du Lausanne-Moudon* sont tombées d'accord. Le tram montera jusqu'à La Sallaz, où il cèdera au Lausanne-Moudon les voyageurs qui voudront aller plus loin. C'est là, en attendant mieux, une solution très acceptable et dont le public va profiter largement. Nombreux sont les Lausannois qui déjà ont jeté leur dévolu sur nos belles forêts du Jorat, pour y passer leur villégiature. Comme nous le disions dernièrement, voici Lausanne à la porte des grands bois. Chasseurs de champignons, pêcheurs d'écrevisses, etc., applaudissez; pour vous une ère nouvelle commence, dont vous pouvez vous promettre merveilles.

L'ouverture du tronçon Lausanne-Chalet-à-Gobet est annoncée pour le 1er mai; le 15 juin s'ouvrira le Lausanne-Savigny-Mézières; enfin, au mois d'août, tout sera achevé; le chemin de fer du Jorat fera son entrée solennelle à Moudon, qui lui prépare sans doute une chaleureuse réception. A ce moment-là, il faut l'espérer, nos amis du Jorat seront complètement revenus de leur mauvaise humeur et ne voueront plus à la réprobation universelle, Lausanne et même le Conseil d'Etat, qui, au fond, ne leur veulent que du bien.

**Opérette.** — *La Petite Mariée.* Sur un canevas par trop enfantin, Lecocq a su broder une musique toujours fine et gracieuse, tenant cependant plus de l'opéra que de l'opérette. A côté du baryton, M. Edwy, bien en voix et de superbe prestance dans le rôle du Podestat, nous avons remarqué Mlle Bach, deuxième chanteuse des premières, très gentille en Théobaldo, chef des pages; nous espérons la voir dans des emplois plus importants, où elle pourra donner libre carrière à son naturel enjoué. Les chœurs ont été chantés avec un ensemble et une sûreté d'intonation très remarqués.

A.

**KURSAAL.** — Jeudi, a eu lieu, avec beaucoup de succès, une représentation extraordinaire pour les adieux de *Mme Balfa. Bertin* avait bien voulu revenir pour la circonstance. On y a également applaudi *M. et Mme Darlus-Yaux*, duettistes, et enfin tous les autres artistes. La vogue de notre scène de Bel-Air fait feu qui dure.

* * *

**A TIVOLI.** — Demain, dimanche, à 8 ½ heures, bureau à 7 ½ heures, la **Section bourgeoise** donnera, avec le gracieux concours de l'**Union instrumentale,** une *Grande représentation-Concert,* dont le programme est des plus attrayants. Entrée, 50 centimes. Y en aura-t-il, du monde!

**Passe-temps.** — Réponse au problème de samedi dernier:

*60 ans.* — Trois réponses justes. Bertha, de la Tour de Gourze (MM. Léderrey, Tronchet), Hôtel Continental, Lausanne, Mme L. Michel, route de Carouge, Genève. La prime est échue à la première de ces personnes.

*La rédaction:* J. MONNET et V. FAVRAT.

*Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.*